

# QUELQUES EXPÉRIENCES OLYMPIQUES

par AVERY BRUNDAGE

*Président du Comité olympique des Etats-Unis et du Comité international olympique.*

Que penser des Jeux olympiques ? On peut vous avoir dit qu'ils sont un bouillon de culture de rancunes ; que leurs quatre ans d'intervalle doivent être employés à réparer leurs répercussions politiques. D'autres soutiendront, sans doute, que les 700 000 dollars dépensés par le Comité olympique des Etats-Unis pour envoyer notre équipe en Finlande auraient été mieux employés à aider les nations étrangères dans le besoin.

D'autres encore affirmeront que la conception olympique du pur amateurisme est désuète. « Elle ne convient plus ! » maugréet-on. « Notre monde est devenu trop matérialiste. »

En vérité, qu'en est-il ?

La vérité, j'ai pu m'en rendre compte au cours de mes quarante années de périples autour du globe pour la cause de l'olympisme, a été énoncée par un jeune Hongrois qui prit part aux épreuves de poids et haltères, aux Jeux de Londres, en 1948. Comparez ses propos à ceux des pessimistes qui vont répétant que l'amitié et la compréhension réciproques entre les pays ne sont qu'un songe creux.

## LA OU REGNE LE FAIR PLAY

« S'il était donné à chacun de passer par pareille expérience, comme ce serait merveilleux ! » me dit ce jeune homme avec une émouvante sincérité. « Alors, entre les peuples, il ne subsisterait plus de préventions, et bien peu de barrières, sans parler des guerres. »

La vérité sur les Jeux olympiques est multiple. C'est un cœur de fond tchèque, épuisé, s'écroulant à quelques foulées de la ligne du but, et secouru, soigné par un Norvégien, un Américain et un Coréen. C'est un tout petit Japonais, hors classé dans les 10 000 mètres, qui s'écarte de la piste pour donner à un Polonais et à un Finlandais l'occasion de battre le record olympique. C'est, chez des hommes appartenant à toutes races et idéologies, le désir commun de jouer franc jeu dans des luttes où s'échauffe à l'extrême l'esprit de compétition.

La vérité, ce sont les déclarations de Cecil Cross, consul des Etats-Unis, parlant de Capetown, quand, récemment, nous avons envoyé en Afrique du Sud une équipe de champions olympiques triés sur le volet. « Depuis des années que je suis en poste ici, je ne puis me souvenir d'aucune action aussi efficace pour dissiper malentendus et opposition à l'égard des Etats-Unis, que l'organisation de ce tour », écrivait-il.

Si des années de voyages à travers le monde ne m'ont rien enseigné d'autre, elles m'ont en tout cas appris ceci : notre mode de vie américain ne doit négliger aucune façon

d'appui. « Nombreux sont les visiteurs de votre pays qui laissent chez nous une fâcheuse impression », me dit crûment le chef d'un Etat européen. « Par contre, nous n'avons que du respect pour vos étonnants athlètes. »

La vérité est aussi cette vision que j'ai eue, au cœur d'une jungle siamoise, quand, en mission olympique, je me rendais de Bangkok à Singapour. Depuis des heures, je roulais à travers les vapeurs de ces solitudes tropicales, quand, à mi-chemin de cet humide « nulle part », je regardai par la fenêtre et aperçus, taillé à même la forêt, un stade aussi moderne, aussi bien entretenu, semblait-il, que nombre de ceux que vous voyez dans les grandes villes !

## ILS ONT 2700 ANNÉES D'EXISTENCE

L'explication ? Elle se lisait clairement sur un arceau surmontant le portail d'entrée : les cinq anneaux olympiques entrelacés — le fier symbole d'une institution datant de l'an 776 avant J.-C., et qui a encore le pouvoir, sur toute l'étendue de la terre, d'exciter les hommes à se mesurer dans des compétitions amicales. *La vérité est — en quelque langue qu'on le dise — que les Jeux olympiques sont indestructibles. Ils ont défié les dictatures, survécu aux guerres et aux épidémies, surmonté toutes les luttes politiques.* Les anciens Jeux grecs ont duré près de trois cents olympiades, soit environ mille deux cents ans. Cette année, soixante-dix nations -- c'est un record -- se sont disputé les championnats les plus estimés du monde des sports. Les règles en sont restées les mêmes que du temps de Platon et de Socrate : chance égale pour tous, quelles que soient la condition ou la foi, et le sport pour le sport, seulement.

Parmi toutes les institutions créées par l'homme, y compris les grandes religions, lesquelles peuvent faire état d'une aussi longue durée ?

Cependant, bafouer les Jeux olympiques semble un thème familier aux cyniques, en particulier aux Etats-Unis. Informations prises, j'ai pu me convaincre que la plupart d'entre eux n'y ont jamais assisté. Dans un récent article (typique), reproduit par toute la presse nationale, j'ai relevé, sur la seule première page, quatorze allégations mensongères. Allant trouver son auteur, je lui ai demandé : « Où avez-vous pris ces informations ? Ces choses se sont-elles passées sous vos yeux ? » Gêné, il m'a répondu : « Non, elles sont tirées de comptes rendus. »

Certains de ces « comptes rendus » témoignent d'une grossière ignorance. D'autres émanent de ceux qui cherchent à exciter les ressentiments. Mon premier contact avec les

Jeux date de 1912, à Stockholm, où j'ai concouru dans le pentathlon. Quand Jim Thorpe y gagna successivement le pentathlon et le décathlon, le roi de Suède le dénomma « le plus grand athlète du monde », et son retour aux Etats-Unis fut celui d'un héros. Hélas. le dénouement fut lamentable. On découvrit que Thorpe avait, autrefois, au cours de sa carrière, joué comme professionnel au baseball, et donc contrevenu aux règles de l'Union athlétique amateur. Ses victoires furent effacées des registres et ses trophées remis à ceux qui s'étaient classés seconds après lui. Aujourd'hui encore, Thorpe est considéré comme la victime de la pire escroquerie de l'histoire des sports. D'innombrables campagnes ont été lancées pour lui faire rendre ses médailles. Et pourtant, qu'a pu répondre Glenn S. Warner qui entraîna Jim Thorpe en 1912 ? « Il a commis une faute par ignorance, mais l'ignorance n'a jamais figuré dans la définition de l'amateur olympique. Ce qui est juste pour l'un est juste pour tous. »

#### LES TROPHÉES N'ÉTAIENT PAS LA PROPRIÉTÉ DE THORPE

Et qu'en est-il des deux trophées majeurs, soi-disant « volés » à Thorpe ? En fait, ils ne lui ont jamais appartenu de façon permanente. Dans les flots de mots écrits à ce sujet, je n'ai jamais vu mentionner le fait que ces trophées sont perpétuels, qu'ils appartiennent au Comité international olympique et sont successivement adjugés, chaque fois, aux nouveaux Jeux, aux champions du décathlon et du pentathlon. Aujourd'hui, retirez des compétitions, ils se trouvent au Musée olympique, à Lausanne, Suisse, où ils demeureront.

Dans les Jeux olympiques, aucun concurrent, quels que soient ses dons, n'est un cas « particulier ». Réintégrer Thorpe maintenant serait trahir la bonne foi des 30 000 athlètes et davantage qui, depuis la réintroduction des Jeux en 1896, ont respecté la règle.

A Los Angeles, en 1932, preuve fut fournie au Conseil de la Fédération internationale d'athlétisme amateur que Paavo Nurmi, idole de la Finlande et sis fois vainqueur olympique, avait été payé pour courir. Cette nouvelle tomba comme une bombe, à la veille de l'ouverture des Jeux. Plus de 100 000 spectateurs attendaient de voir courir le fabuleux Nurmi, et il n'eût pas été difficile de gagner du temps, de renvoyer à plus tard les sanctions ou de trouver un compromis.

Nurmi ne courut pas. Il fut exclu des Jeux de façon aussi expéditive que s'il eût été un parfait inconnu.

#### L'INDIVIDU LE PLUS ABJECT DU MONDE SPORTIF ?

Il ne peut y avoir réunion de tant de nations sans que se produise quelque « incident ». Dans le vaste organisme des Jeux

olympiques, ce n'est qu'affaire mineure, mais l'hystérie de la presse ne manque pas de s'en emparer et de le gonfler en manchettes retentissantes. Depuis 1929, j'ai été le point de mire d'une multitude de brocards de ce genre : « L'individu le plus abject du monde du sport ! » « Le dernier survivant des amateurs ! » « L'apôtre de l'hypocrisie ! » Et cela n'est qu'un petit échantillon des termes dont j'ai été qualifié.

Un autre cas typique a été celui de Barbara Ann Scott, aux Jeux d'hiver de 1948. Miss Scott, représentant le Canada, avait, avant les Jeux, gagné le titre mondial de patinage artistique. A cette occasion, des admirateurs lui avaient offert une automobile. Or, la règle olympique est claire : « Un amateur est celui qui concourt seulement pour le plaisir... sans en tirer aucun profit matériel, directement ou indirectement. » Pour des raisons évidentes, cette règle doit être strictement respectée. *Il suffit de jeter un regard sur la condition pathétique des jeux des collèges américains — corruption du basketball, marché noir du football — pour se l'expliquer.* « Rendez la voiture ou, comme professionnelle, renoncez aux Jeux olympiques », dit-on à l'héroïne du Canada. Cette alternative lui fut effectivement posée par les autorités olympiques du Canada. Mais, en ma qualité d'officiel olympique de l'hémisphère occidental, je fus immédiatement traité de tyran. On me brûla en effigie à Toronto. Je fus dénoncé au Parlement canadien et accusé d'essayer d'éliminer Miss Scott, afin de laisser le champ libre aux Jeux aux patineuses des Etats-Unis.

Personne ne poussa le raisonnement jusqu'à sa conclusion logique. Si réellement les officiels américains ourdissaient quelque noir complot pour éloigner Miss Scott de la compétition, pourquoi la balancer ? Il suffisait qu'elle gardât la voiture pour, qu'automatiquement, elle fût exclue des Jeux.

Je suis heureux de dire que la meilleure patineuse l'emporta aux Jeux d'hiver de 1948, en Suisse, comme amateur. Après sa victoire, accompagnée de sa mère, Miss Scott vint me voir à Saint-Moritz pour me remercier de l'avertissement.

#### LA FUREUR AU SUJET DE JESSE OWENS

Rois et princes, potentats orientaux et simples citoyens m'ont également déclaré qu'à leur avis, rien ne vaut les Jeux pour combattre les préjugés raciaux. Cependant, des histoires continuent à circuler, soutenant le contraire. Ainsi a-t-on colporté sur une vaste échelle la fable selon laquelle, aux Jeux de 1936, Hitler aurait traité cavalièrement notre plus grand athlète olympique, Jesse Owens, un Nègre. La fureur ainsi provoquée risqua de jeter une ombre sur toutes les manifestations de Berlin. On alla jusqu'à accuser les chefs olympiques de sentiments pro-nazis.

En fait, longtemps avant 1936, nous, les membres du Comité international olympique,

nous prévoyions que les nazis essaieraient peut-être de se servir des Jeux pour grandir leur prestige national. Des politiciens l'avaient déjà maintes fois tenté. Aucun n'a réussi. Le Comte de Baillet-Latour, de Belgique, alors président du Comité international olympique, mit d'ailleurs une rapide sourdine à toutes velléités de cette nature, en informant Hitler, lors d'un entretien particulier, qu'il n'avait absolument rien à dire quant à la conduite des Jeux.

« Vous n'êtes qu'un spectateur », dit-il au dictateur. « Dès le moment où le drapeau aux cinq anneaux flotte sur le stade, celui-ci devient territoire sacré olympique. Pour des raisons d'ordre pratique, les Jeux se déroulent dans l'ancienne Olympie. Et là, nous sommes les maîtres. »

Hitler renversa promptement la vapeur. S'il ne l'avait fait, les Jeux auraient été enlevés à Berlin. Or, l'on estime à plusieurs millions de dollars les sommes dépensées par les visiteurs à l'occasion de ce festival moderne.

Le jeune Owens, d'Ohio, courut comme un demi-dieu. Il gagna trois épreuves et établit deux records mondiaux. Et quand, contrairement à ce qu'il avait fait, le jour de l'ouverture, à l'égard d'un Allemand, vainqueur au boulet (le premier Allemand qui gagna jamais aux compétitions d'athlétisme), Hitler omit de le féliciter, d'énormes manchettes s'étalèrent dans tous les journaux du monde.

Pourquoi Hitler n'a-t-il pas serré la main d'Owens ? Pour l'excellente raison qu'il ne le pouvait pas. Deux jours avant les victoires de Jess, le comité était intervenu et avait aboli ce genre de manifestations. Aussi, au moment où il franchit la ligne d'arrivée, le fuhrrer n'était-il qu'un dictateur sans mandat dans son propre stade : HITLER NE POUVAIT QU'ASSISTER.

Et c'est là que se révèle la grande signification des Jeux olympiques. Ils surpassent les plus puissantes combinaisons politiques. Avant la Deuxième Guerre mondiale, notre comité a été la seule organisation, sans exception la Société des Nations, qui ait imposé sa loi aux nazis et l'ait fait respecter. La véritable histoire des Jeux de Berlin est la suivante : quatre jeunes nègres, John Woodruff, Archie Williams, Cornelius Johnson et Owens ont, dans un pays où l'intolérance raciale avait atteint son paroxysme, gagné six championnats mondiaux.

ET HITLER, AVEC SES COHORTES DE « RACE DE MAÎTRES », NE PUT QUE LES REGARDER FAIRE

Chaque fois que nos athlètes se rendent aux Jeux, le Comité olympique des États-Unis prend la responsabilité de veiller sur leur bien-être. Par contre, ceux-ci s'engagent par écrit à poursuivre un rigoureux entraînement, qui inclut l'abstention de l'usage du tabac et de boissons intoxicantes.

Au cours des années, ces engagements n'ont que très rarement été enfreints de façon grave — moins d'une douzaine de

fois, si ma mémoire est bonne — mais quand, pour ne s'être pas plié aux exigences de l'entraînement, un concurrent a été exclu de l'équipe, il s'ensuit généralement une vaste campagne dans les journaux. Ainsi, en 1936, il se révéla nécessaire, pour transgressions répétées aux règles de l'entraînement, de retirer l'inscription d'Eleanor Holm, une des jeunes concurrentes de natation. La plupart des gens comprirent les raisons qui avaient motivé la décision unanime du comité, bien que celui-ci se fût abstenu de tout commentaire à ce sujet et n'eût pas divulgué l'attestation du médecin de l'équipe.

#### LE TRIOMPHE DES FINLANDAIS

Maintes fois, dans des contestations douteuses, il m'a été donné de voir triompher l'idéal olympique. Ainsi, à l'époque où la Finlande était encore Grand-Duché de Russie, elle avait reçu l'ordre, pour la cérémonie d'ouverture des Jeux, de défiler derrière le drapeau russe. Les Finlandais se rebellèrent. Ou bien ils porteraient leurs propres couleurs, ou bien ils renonceraient à concourir. Techniquement, les Russes étaient dans les règles... *Cependant, quand la fumée se dissipa, les Finlandais défilèrent, portant haut leurs couleurs.*

Un fait vient de se passer en Amérique latine qui, jamais, n'aurait pu se produire aux Jeux olympiques. C'était à des Jeux régionaux, où se trouvaient représentés divers pays, quand, soudain, vêtu d'un somptueux uniforme, un candidat à la réélection grimpa sur le podium et, s'emparant du microphone, prononça une harangue politique d'une demi-heure. Les officiels se bornèrent à hausser les épaules. « Nous n'y pouvons rien ! » dirent-ils. Par contre, en décembre dernier, aux Jeux de Bolivar, à Caracas, Venezuela, j'assistai à une manifestation bien différente de l'esprit olympique. Dans cette région du globe où des célébrations de ce genre ne peuvent se passer des subsides du Gouvernement, et où, par conséquent, on peut s'attendre à un contrôle politique, la conduite des Jeux fut entièrement laissée aux chefs des sports, et tout y fut mené selon les meilleures traditions du sport amateur. Plus tard, au cours d'une élégante réception, j'eus l'occasion de féliciter le président du Venezuela de ce que les Jeux n'avaient subi aucune ingérence politique. « Mais, répondit-il, souriant, n'est-ce pas là la meilleure des politiques ? »

Plus d'un grand pays pourrait s'inspirer de cette attitude éclairée.

Cependant, une autre erreur répandue par les détracteurs des Jeux olympiques est que, par leur quasi monopole des victoires, les États-Unis éveillent des rancunes. Nos vastes ressources démographiques et techniques, notre meilleur équipement, indisposent — croit-on dans le grand public — maints pays plus petits, mais politiquement importants, en les plaçant en état d'infériorité. Bien différente, pourtant, est la réalité.

Le Pérou, l'Égypte, l'Afrique du Sud, la Turquie, la Suisse, le Mexique, le Danemark, les Pays-Bas et l'Argentine ont, en 1948, eu des vainqueurs dans toutes les compétitions, de la course à la boxe, du hockey sur terre à la lutte et aux épreuves hippiques. En fait, plus d'un tiers des médailles de lutte ont été gagnées par les Turcs ; pour la natation, ce sont les concurrents danoises et hollandaises qui l'ont emporté ; coiffés de leur fez, les Égyptiens ont fait sensation dans les épreuves de poids et haltères. *Quant aux derniers Jeux d'hiver, les Etats-Unis s'y classèrent sensiblement en arrière de la petite Norvège avec ses moins de quatre millions d'habitants.*

Pour entamer un autre chapitre, nous ne sommes même pas les premiers à la course. En termes démographiques, cette distinction revient à la Finlande, dont la population n'atteint que moins de 3 % de la nôtre. Malgré cela, elle a produit 27 gagnants olympiques individuels, quand nous, nous n'en avons eu que 50, depuis 1920. Sur la base « homme pour homme », l'avantage va à la Finlande dans la proportion de plus de 20 pour 1.

Dans les annales olympiques, un des plus grands champions de saut en longueur a été Silvio Castor, venu du tout petit Etat de Haïti. Le Canadien Percy Williams a fait coup double en gagnant les 100 et les 200 mètres aux Jeux d'Amsterdam, en 1928. En 1928 et 1932, l'Irlande a pu se glorifier d'avoir produit le champion du lancement du marteau (le D<sup>r</sup> Patrick O' Callaghan). Il y a quatre ans, Arthur Wint, de la Jamaïque, sortit vainqueur de la course des 400 mètres, et cette année, les Jamaïquains se sont acquis de nombreux succès.

De tout cela résulte partout dans le monde un accroissement considérable de l'intérêt porté aux Jeux olympiques. Des comités olympiques se sont créés en Afghanistan, en Birmanie, en Corée et au Paraguay. *A La Paz, en Bolivie, des tonnes de matériaux ont été hissées, presque verticalement, dans les Andes, par les ouvriers, pour construire le centre d'athlétisme le plus élevé du monde. Il se trouve à 2500 mètres au-dessus du niveau de la mer.*

Au Pakistan, des foules de plus de 30 000 personnes accourent pour acclamer les concurrents des Jeux olympiques. Le Guatemala, dont la population totale n'atteint pas celle de la ville de Chicago, a dépensé plus de douze millions de dollars pour construire un centre sportif. Et ce centre pourrait faire envie à plus d'une nation mieux partagée. La ville de Mexico, de son côté, est en train de dépenser plus encore, pour édifier un centre d'athlétisme, de dimensions étonnantes, pouvant recevoir jusqu'à 6000 athlètes à la fois. Quant à l'Islande, elle est également saisie d'une fièvre olympique, aussi brûlante que son climat est glacé.

Et quelle est la plus grande arène sportive du monde ? Ce n'est pas le « Soldiers Field » de Chicago, ni le « Coliseum » de Los Angeles.

Mais c'est bien celle de Rio-de-Janeiro, dont le stade peut contenir 210 000 spectateurs !

Quant à nous, pour tous les nouveaux Jeux olympiques se repose le problème de la composition de l'équipe des Etats-Unis. Dans d'autres pays, ce problème se réduit à choisir parmi un petit nombre de candidats qualifiés, mais chez nous, il s'en trouve un si grand nombre que la seule façon équitable de procéder est d'organiser une série d'épuisantes épreuves de qualification. Trois concurrents seulement peuvent être désignés pour chaque concours, et Je comité qui choisirait arbitrairement ces trois candidats parmi les milliers qui se présentent sur les rangs serait à juste titre conspué. Ainsi, à plus d'une reprise, d'éventuels gagnants olympiques ont dû être écartés.

## LA RUSSIE A SIGNÉ

Il est capital que les Russes aient participé de façon particulièrement brillante à Helsinki. Ainsi, la Russie est sortie de derrière le rideau de fer ; c'était, depuis 1912, la première démonstration de sa puissance sportive aux Jeux olympiques. Spectateurs et officiels des sports ont, il est vrai, protesté avec énergie contre la participation aux Jeux de nations soumises à une dictature. Des délégués de diverses parties du globe ont réagi avec chaleur à l'idée de rencontrer en compétition amicale n'importe quels représentants de pays oppresseurs. Quoi qu'il en soit, ils furent mis en minorité par un vote. Quant à nous — le reste du monde — nous ne voyons aucune objection à rencontrer sur le terrain du sport, où le fair play est de rigueur, des hommes relevant de n'importe quelle philosophie politique. Peut-être l'écho en franchira-t-il même les murs du Kremlin. Car, en participant aux Jeux. l'U. R. S. S., avec les autres nations, a accepté le credo olympique, dont l'essence même est contenue dans ces mots :

*Puissent-ils se dérouler dans l'allégresse et la concorde, et puisse de la sorte le flambeau olympique poursuivre sa course à travers les âges pour le bien d'une humanité toujours plus ardente. plus courageuse et plus pure.*

---

*Le sport n'est pas essentiellement un moyen d'acquiescer ou de garder une bonne santé, encore qu'il puisse contribuer puissamment à l'un et à l'autre. La plus haute justification du sport est celle qu'il trouve en lui-même. Il est le jeu, et l'on a un peu trop tendance à oublier que le jeu est une des activités fondamentales de l'individu vivant: le jeu, la pure dépense des forces physiques et mentales dans des activités qui sont elles-mêmes leur raison d'être et leur récompense et la pure joie de cette dépense, la pure joie de courir, de respirer, de lutter, de risquer, de s'éprouver soi-même jusqu'aux limites de son pouvoir terrestre et peut-être un peu au-delà.*

THIERRY-MAULNIER.